

Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

Journal :

RUE SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolutions.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PREX

de

Abonnement :

3 FR. PAR MOIS.

LE MESSAGER paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptées. On s'inscrit au bureau du Messager, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés franco.

Almanach Français.

JEUDI 29.—Prise de Spire (Allemagne), par le général Custine (1792).

MONTEVIDEO, 28 Septembre.

Le premier récit de la mort du duc d'Orléans, qui nous était arrivé par l'Angleterre, manquait d'exactitude dans les détails de ce cruel événement comme dans l'indication du lieu où le duc d'Orléans avait rendu le dernier soupir. Il y avait lieu de s'étonner d'abord qu'une chute dans les allées du bois de Boulogne, qui sont généralement couvertes d'une couche épaisse de sable, eût pu amener une mort aussi prompte, et on ne pouvait s'expliquer ensuite comment dans l'état si alarmant qui s'était déclaré après l'application des premiers secours, on avait pu songer à transporter le prince au palais des Tuileries.—Voici la narration fidèle des circonstances qui ont amené et suivi la mort de S. A. R.

« A onze heures, le prince, qui devait partir pour le camp de St. Omer, monta en voiture dans l'intention d'aller à Neuilly faire ses adieux au roi, à la reine et à la famille royale.

« La voiture qui conduisait le prince était un cabriolet à quatre roues, en forme de calèche, attelé de deux chevaux, à la Daumont. L'équipage était celui dont S. A. R. se servait habituellement pour ses courses dans les environs de Paris. Le prince était seul, n'ayant permis à aucun de ses officiers de l'accompagner.

« Arrivé à la hauteur de la porte Maillot, le cheval monté par le postillon s'effraya et prit le galop. Le prince, voyant que le postillon était dans l'impossibilité de maîtriser ses chevaux, mit le pied sur le marchepied de la voiture, lequel est très près de terre,

et sauta sur la route, à peu près à moitié du chemin de l'avenue qui est perpendiculaire à la porte Maillot. Les deux pieds du prince touchèrent le sol, mais la force de l'impulsion le fit trébucher; la tête porta sur le pavé, la chute fut horrible. S. A. R. resta sans connaissance à la place où elle était tombée.

« On accourut au secours du prince et on le transporta dans la maison d'un épicier. Pendant ce temps, le postillon s'était rendu maître des chevaux.

« S. A. R. n'avait pas repris ses sens; elle fut étendue sur un lit, dans une des salies du rez-de-chaussée.

« Cependant la nouvelle de cet accident avait été apportée à Neuilly. La reine était partie à pied en toute hâte. Le roi l'avait suivie, et Mesd. les princesses Adélaïde et Clémentine vinrent rejoindre leurs majestés dans la maison où M. le duc d'Orléans ne donnait presque plus aucun signe de vie. On se figure plus aisément qu'on ne les décrit l'émotion et la douleur de LL. MM. et LL. AA. RR. en présence d'un pareil spectacle.

« Cependant M. le docteur Pasquier fils, premier chirurgien du prince royal, venait d'arriver. En même temps, M. le duc d'Angoulême, accouru de Combevoie, et M. le duc de Montpensier, de Vincennes, avaient rejoint leurs augustes parents.

« Le docteur, après avoir examiné l'état du blessé, avait déclaré que sa situation était des plus graves. Le prince n'avait pas repris un seul instant connaissance. Quelques mots, confusément prononcés en langue allemande, avaient seuls pu inspirer un espoir presque aussitôt évanoui que conçu.

« A deux heures, le mal empirant, le roi a donné l'ordre de faire prévenir Mme. la duchesse de Nemours, qui était restée à Neuilly, d'après le désir de S. M. La princesse est arrivée quelques instans après, accompagnée de ses dames.

« A quatre heures et demie, le prince rendait son âme à Dieu, béni par la religion, qui avait assisté ses derniers moments, entre les bras du roi son père, qui avait incliné ses lèvres sur ce front mourant, sous les larmes d'une mère infortunée, au milieu des sanglots et des cris de douleur de toute sa famille.

« A cinq heures, le lugubre cortège s'était mis en route. Le lieutenant-général Athalin marchait en avant de la litière qui était portée par quatre sous-officiers. Derrière le corps suivaient à pied : le roi, la reine, Mme. la princesse Adélaïde, Mme. la duchesse de Nemours, Mme. la princesse Clémentine, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Montpensier. Venaient ensuite M. le maréchal Soult, les ministres, le maréchal Gérard, les officiers du roi et des princes et toute la foule des assistants.

« Le convoi parcourut l'avenue de Sablonville, franchit la vieille route de Neuilly et entra dans le parc royal qu'il traversa dans toute sa longueur. Le roi n'avait voulu céder à personne le droit de conduire ce premier deuil de son fils aîné. Il est ainsi arrivé, accompagné de la reine, jusqu'à la chapelle du château, où LL. MM. et LL. AA. RR. après s'être agenouillés devant l'autel, ont laissé le corps de leur enfant bien aimé sous la garde de Dieu.

On lit dans l'Indicateur de Bordeaux, du 20 :

« Avant-hier, 150 jeunes allemands, la plupart hambourgeois, employés dans les comptoirs de notre ville, ont donné deux charivaris, l'un au consul de Hambourg, l'autre au consul de Hollande, parce que ces messieurs n'avaient pas arboré les drapeaux, des nations qu'ils représentent, à l'occasion de la mort du prince royal. Les autres consuls, en résidence à Bordeaux, se sont empressés, au contraire, de donner des marques de sympathie pour le deuil public.

FEUILLETON.

Le Murat du Nouveau-Monde.

Tout Paris connaît la grande épopée du Cirque Olympique en l'honneur de Joachim Murat : c'est une œuvre littéraire, dans laquelle les auteurs ont fait une énorme consommation de poudre, chaque phrase est accompagnée de coups de fusil, chaque tableau représente une bataille; on y tue tous les soirs cent mille soldats pour le moins, et les chevaux et les soldats faisant assaut de talents, d'intelligence et de courage, combattent, meurent ou triomphent pour la gloire de la France, à la plus grande joie des faubourgiens et des moutards.

J'avais déjà suivi l'héroïque sabreur en Allemagne, en Italie, et en Prusse; on m'avait accordé vingt minutes de répit pour aller en Russie; je profitai de l'amnistie pour demander à un vieil invalide, placé près de moi ce qu'il pensait de ces batailles de quinze années qui déchiraient en moins de quatre heures.

— Connus, répondit mon homme secourant, j'ai été figurant dans le mélodrame en question, et je crois y être encore.

— Ah! vous avez servi sous ce roi-hussard, dont la vie fut un temps de galop perpétuel.

— Mon Dieu oui, j'ai galoppé avec lui de capitale en capitale, et je vous prie de croire que les figurants de ce temps-là, auxquels on donnait cinq sous par jour, avaient un peu plus de mal à jouer leur rôle que ceux qui sont payés à raison de un franc cinquante centimes par soirée.

— Et le grand sabreur valait-il sa réputation?

— Je n'ai connu qu'un homme aussi brave que lui, c'était le Murat du Napoléon du Nouveau-Monde.

— Quel est celui-là?

— Le général Paez, l'intrépide lieutenant de Bolivar.

— Est-ce que vous l'auriez servi aussi, par hasard?

— J'ai eu cet honneur après 1815, et vous jure que je serais fort en peine de décider auquel des deux je devrais donner la préférence.

— Diable! c'était donc véritablement un autre Murat?

— C'était le second volume relié en peau de chrétien et pourtant à peine connaît-on ses exploits. Ah! si je vous racontais cette vie de héros sauvage...

— Racontez, mon cher voisin, nous sommes sur la route de Moscou; nous n'y arriverons que dans un quart d'heure, vous ferez le temps de me narrer cette histoire en allant au galop.

— M'y voilà, suivez-moi, si c'est possible. « Après le désarmement de l'armée de la Loire, mon métier de hussard se trouvant perdu, je cherchai à utiliser mon

hameau, le seul soutien que m'aient laissé ici-bas, le bon Dieu et la Sainte-Alliance. Je pris des informations; on me dit qu'on se battait dans l'Amérique du Sud et principalement dans la Colombie, où le citoyen Bolivar reproduisait en détrempe le portrait de mon empereur.

« J'y allai; le libérateur me regut au nombre de ses soldats, en me disant: « Vous n'êtes pas de trop, mon brave; il y a ici des balles pour tout le monde. » Le fait est qu'il y en avait beaucoup plus que de pains de munition; mais quand on se bat en amateur, on ne regarde pas à une ration de plus ou de moins; et pour ce qui concerne mes appointements, je n'ai jamais songé à régler mes comptes avec la république, de peur de la ruiner.

« Pour débiter, on m'incorpora dans la cavalerie de llaneros (il prononça ce mot à la manière espagnole). Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que des llaneros! C'est tout ce qu'il y a de plus solide en fait de cavalerie légère; c'est pis que des Bédouins, c'est bien mieux que des Cosaques. Ces hommes-là, je dis hommes parce qu'ils y ressemblent un peu et qu'ils se disent chrétiens, droles de chrétiens, tout de même!... ces hommes-là, donc, vivent avec leurs chevaux comme vous pourriez vivre avec monsieur votre frère, si vous en avez un, au milieu des prairies à pertes de vue, dans lesquelles manœuvreraient et brouteraient pendant deux

" M. le consul de Hambourg, s'étant présenté aux charivariers, s'est plaint en termes énergiques de ce que ses opinions n'étaient pas respectées. On lui a répondu qu'on respectait ses opinions personnelles, mais qu'il n'avait pas le droit, en sa qualité de consul de Hambourg, d'insulter à la douleur de France et de son gouvernement; que, dernièrement, les Français, et surtout les habitants de Bordeaux, avaient donné à la ville de Hambourg des témoignages de sympathie et de générosité, en venant au secours des malheureux incendiés.

M. le consul a fait quelques objections qui n'ont pas été du goût des assistants, et M. le commissaire de police Malartie étant arrivé sur ces entrefaites, la foule s'est retirée avec ordre et en silence.

M. Hovy, consul de Hollande, était à la campagne; mais les mêmes manifestations ont eu lieu devant son domicile.

D'après le *Mémorial bordelais*, le charivari a eu lieu dans le quartier des Chartrons, entre onze heures et minuit; des vitres ont été brisées. M. Mayer, consul de Hambourg, était aussi consul de Naples. Les deux consuls de Hambourg et de Naples et des Pays-Bas, n'avaient pas arboré leurs pavillons, et ne s'étaient pas joints à leurs collègues lors de la visite au préfet.

— Le 17 juillet, à la nouvelle de la mort du duc d'Orléans, le régent d'Espagne a décidé que la cour prendrait immédiatement le deuil pour quarante jours.

Droit de visite.

La dépêche ministérielle dont le texte suit a été adressée aux préfets maritimes :

" Aux termes de l'art. 9 de la convention passée le 22 mai 1833, entre la France et l'Angleterre, pour la répression de la traite des noirs, les capitaines des navires de commerce de l'une ou de l'autre nation qui croient avoir à se plaindre de vexations, d'abus commis dans une visite non suivie d'arrestation, doivent en faire la déclaration, sous serment, devant les autorités compétentes du premier port de leur pays où ils abordent, ou devant l'agent consulaire de leur nation, s'ils se rendent dans un port étranger. Cette déclaration, indiquant les dommages et intérêts auxquels les réclamants prétendent, doit être vérifiée au moyen de l'interrogatoire,

zèles toutes les cavaleries du monde et bien d'autres encore. Ils vivent donc la en vrais rentiers (pas les chevaux, les hommes), sous la pure calotte des cieux, et sans avoir ni son ni maille le bon Dieu leur donne de l'air chaud, de la viande et du lait à discrétion; quand au pain, c'est un luxe inusité dans leur ménage.

" Lorsque les bourgeois des villes appellent à leur secours ces paysans d'une singulière espèce, ils viennent arriver tout aussitôt une superbe division de cavalerie, équipée d'une manière économique. D'abord, le fourgon est un simple caisson de toile de coton; quarante degrés de chaleur les dispensent d'avoir autre chose; si c'était comme cela en France, dites donc, bourgeois, quelle jolie économie pour le budget! Et puis, pas de bagage pas de cantines, pas d'équipages; les rations se trouvent à point nommé à chaque étape, c'est la providence qui est le munitionnaire général; elle vous amène un bon feu, à l'heure de votre dîner; on trouve toujours des bœufs sauvages sous la main, on les fait rôtir à moitié, et bon à des beefsteaks au naturel; puis, par là-dessus on fait du lait de jument, et on dessert on a un petit verre de jus de palmier en guise de punch-café. Cette cuisine là n'est d'ailleurs que le commencement du bon gouvernement. Après quoi, bon fume gratis nous, de vrai macon, inconnu à la régie; on fait son lit en plein air en suspendant son hamac entre deux arbres, et l'on s'endort, bercé par les zéphyrs ou rafraîchi par une averse chaude, c'est un vrai bonheur.

" J'ai oublié de vous dire qu'il n'y a pas de entrées dans la cavalerie des *llanceros*, c'est tout lanciers.

sous serment, des principaux hommes de l'équipage ou des passagers qui ont été témoins de la visite ou de l'arrestation, et il doit être dressé du tout un seul procès-verbal, dont deux expéditions sont remises au capitaine qui doit en faire parvenir une à son gouvernement à l'appui de sa demande. En cas d'empêchement de force majeure, la déclaration du capitaine peut être supplée par celle de l'armateur ou celle de tout autre intéressé.

" L'accomplissement de ces formalités a été négligé jusqu'à présent par M. le capitaine de navire qui ont eu des plaintes à former contre la conduite des croiseurs anglais, et les administrations maritimes et coloniales n'ont point pris soin ni de leur rappeler, ni de s'y conformer elles-mêmes, en requérant, au moment où ils remettent leur rapport de mer, ou lorsqu'on passe la revue de débarquement, les déclarations et les interrogatoires exigés, ainsi qu'elles auraient dû le faire chaque fois qu'elles étaient chargées de transmettre à mon département des rapports ou des plaintes semblables étaient articulées.

" Vous voudrez bien donner des ordres pour qu'à l'avenir l'art. 9 de la convention du 22 mars 1833 soit ponctuellement exécuté dans les ports de votre arrondissement maritime.

" Il convient d'ailleurs de rappeler à MM. les capitaines de navire que, sans attendre leur arrivée dans un port français ou étranger, ils doivent toujours profiter de la première occasion qui se présente pour faire parvenir leurs plaintes à l'un des bâtiments de la station française, chargée de la protection de notre commerce dans les parages où ils se trouvent.

" Le ministre de la marine, signé DUPERRÉ.

— M. l'amiral Duperré s'est empressé d'adresser aux préfets maritimes, ainsi qu'aux commandants des escadres et divisions navales, un ordre qui prescrit de prendre immédiatement le deuil dans les divers corps de la marine. Les dispositions ordonnées à ce sujet sont conformes à celles qui l'ont été pour l'armée de terre.

La reine de Portugal a ouvert, le 10 juillet, la session des nouvelles Cortès. Le discours de la couronne est très bref, bien qu'il touche à des sujets très importants. Le premier pa-

ragraphe consacre solennellement le rétablissement de la charte de D. Pedro, et pour donner une sorte de sanction plus éclatante à la révolte révolutionnaire, c'est M. Costa Cabral, ministre de l'intérieur et chef du mouvement en faveur de la charte, qui a présenté à la reine le discours d'ouverture de la séance royale.

La reine annonce la conclusion de deux traités avec l'Angleterre, l'un concernant le commerce des esclaves, l'autre un traité de commerce et de navigation. Ces deux traités ont été signés quelques jours avant l'ouverture des Cortès.

Voici le discours de la reine :

" Dignes pairs du royaume, et députés de la nation portugaise :

" La volonté nationale, spontanément manifestée dans ce royaume, me détermine, ainsi que me le prescrit un devoir sacré, à déclarer en plein, comme loi fondamentale de la monarchie, la charte constitutionnelle émanée de mon auguste père, d'heureuse mémoire. Votre mission est de la consolider, et j'espère que vous la remplirez.

" Je continue à recevoir d'innombrables assurances de leur bon vouloir et de leur amitié. Mon gouvernement travaille sans relâche à étendre nos relations commerciales et politiques avec les autres pays.

" C'est avec une grande satisfaction que j'ai vu arriver à mon cour l'interne de S. S. le Pape. Les lumières et les vertus du souverain pontife sont un sûr garant de concorde, et permettent d'espérer que l'Église lusitanienne jouira sans aucune infraction aux prérogatives de sa couronne, que mon gouvernement ne laissera jamais atténuer, de la paix dont elle a tant besoin pour la conservation de l'ordre public et le repos des consciences.

" Je vous annonce avec plaisir que les ambassadeurs de Sardaigne et de Prusse sont arrivés d'une courtoisie et ont présenté les lettres de créances de leurs souverains.

" Deux traités que j'ai conclus avec S. M. la reine de la Grande-Bretagne vous seront présentés aussitôt après qu'ils auront été ratifiés. L'un a pour objet la répression de la traite des noirs, l'autre a pour but de donner une nouvelle extension et une nouvelle force aux relations commerciales entre les deux pays.

" Le budget des dépenses et des recettes pour l'année vous sera présenté.

" Je compte sur la patriotisme des cortès pour le zèle qu'ils doivent déployer à l'effet de fixer définitivement les bases du nouveau système financier, développer les vastes ressources des colonies, et perfectionner toutes les branches de l'administration.

" La session est ouverte.

ALGERIE.

Tous les jours de nouveaux rapports du gouverneur général de l'Algérie sont adres-

répondit : " Je serai votre libérateur d'abord, et un tyran après, si c'est possible; et il appela tout le monde aux armes. Paez, accouru du fond des prairies, fut le premier à dire : " Présent! Il organisa un beau bataillon de *llanceros*, qui démoralisa tant peu les Espagnols sous le nom de *desarmados*, ce qui veut dire à peu près les sans-culottes algériens; le fait est qu'il n'avait qu'un caleçon de coton, comme j'ai déjà vu l'honneur de vous le dire. Mais les Espagnols, qui voulaient s'emparer du chef de ces messieurs, lequel les avait déjà pas mal enroulés, inventèrent une ruse diabolique. Vous allez voir. Ils avaient vu que la mère de Paez, qui était rentière de la ville de Birinas, était morte en laissant à son fils un honnête patrimoine; le gouverneur proclama une amnistie pour tous ceux des insurgés qui voudraient rentrer dans leurs propriétés, et Paez, afin de profiter de l'abolition et toucher sa part de la succession intestinale, se présenta bien monté et bien armé devant le gouverneur de la ville. Tous ses anciens amis l'accueillirent avec joie; mais, quand les soldats espagnols eurent appris du perfide gouverneur que le nouveau rentier, qui venait ainsi chez lui avec tant d'assurance, n'était autre que le fameux Paez, leur ennemi intime, ils coururent aux armes et vinrent sous les fenêtres du gouverneur pour réclamer la tête du chef des *llanceros*.

" Le gouverneur ne demandait pas mieux que de leur faire ce cadeau; mais il savait que le cher Paez était homme à se défendre d'une manière tant soit peu vigoureuse; puis ses amis pouvaient soulever toute la ville. Il pensa donc qu'il était prudent de remettre la par-

sés à M. le ministre de la guerre, et tous contiennent le récit de nouveaux succès. Le *Messenger* du 13 juillet donne des détails qui prouvent que noté en puissance se consolide de plus en plus en Afrique, et que l'autorité d'Abd-el-Kader est entièrement anéantie.

" L'année dernière nous avons fait connaître la brillante affaire qui a livré au général Changarnier près de 3,000 prisonniers et 20,000 têtes de bétail; mais il se présentait une difficulté pour conduire à Blidah ces produits de la victoire, et voici à quoi s'est arrêté le général Changarnier, ainsi qu'il l'explique dans son rapport au général Bugeaud :

" J'ai et les caids réclament les prisonniers, j'en ferai la concession à leur fidélité déjà éprouvée; j'abandonnerai au Goum toute sa part de prise, puis, à petites journées, je me rapprocherai du Chéliff. Aussitôt que les caids de Djendel, des Beni-Mmed auront pu rappeler leurs cavaliers, je diviserai entre eux, à titre de fermage, nos troupeaux à charge par eux de les représenter à la première réquisition et de les livrer à l'administration de Medeah, de Milah, ou même de Blidah, en totalité ou par fractions, au fur et à mesure des besoins de ces garnisons. Comme indemnité, ils auront un dixième en toute propriété, le travail des bêtes de somme, la laine et les produits des troupeaux de bœufs et de moutons.

" Malgré ces conditions avantageuses, ils ne veulent accepter cette charge que quand j'aurai atteint l'Oued-Djardar. Ce ne sera pas une petite opération, et les cours d'eau seront à peine suffisants; mais je ne voudrai pas me charger d'arriver à Blidah en un mois avec la moitié de ce que nous possédons maintenant, et cet arrangement avec des tribus dont les chefs viennent de donner des gages d'énergie et de dévouement réel, me semble la manière la moins mauvaise de me tirer de cet embarras de richesses.

" Je ne puis vous faire connaître tous les détails de cette heureuse journée, dont les résultats politiques l'emportent de beaucoup sur les prodigieux résultats matériels.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs les lettres suivantes qui témoignent des nouvelles tendances internationales que nous avons déjà signalées :

A la Chambre des Représentants des Etats-Unis.

" Washington, 20 juin 1842.

" Je transmet ci-joint, à la Chambre des Représentants, la traduction d'une lettre adressée par le ministre de France à Washington, au secrétaire d'état des Etats-Unis, ainsi qu'une copie de la réponse faite sous ma direction; et j'appelle sur la question soulevée par la lettre du ministre, toute la considération due à son importance, ainsi qu'à une proposition provenant d'un désir d'augmenter la facilité des communications mutuelles, et émanant d'un gouvernement avec lequel il est à la fois de notre intérêt et de notre désir de maintenir les relations les plus amicales.

" JOHN TYLER.

A l'honorable Daniel Webster, secrétaire d'état.

" Washington, 20 juin 1842.

" Monsieur, le gouvernement de S. M. le roi des Français, en vue de faciliter les communications entre la France et les Etats-Unis, et de les rendre aussi rapides que possible, a projeté l'établissement d'une ligne de steamers entre le Havre et New-York. Son intention est de pourvoir à l'établissement de cette ligne au moyen de steamers appartenant à la marine royale, soit en détachant temporairement pour ce service quelques navires appartenant à la flotte, soit en en faisant construire de nouveaux. Il a cependant pensé que cette ligne pourrait être mise beaucoup plus tôt en activité et être organisée d'une manière plus durable et plus conforme aux intérêts aussi bien qu'à la dignité des deux pays, si le gouvernement des Etats-Unis voulait prendre part à l'arrangement. Deux ou trois steamers d'une force de 450 chevaux, employés par chaque gouvernement aux communications entre la France et les Etats-Unis, pourraient suffire à une ligne hebdomadaire; la question du transport des lettres pourrait être arrangée en commun, suivant un système libéral; le prix du passage pourrait être fixé de manière à faciliter les voyages; le transport des marchandises pourrait être laissé à la marine marchande, ou régi d'un commun consentement, dans des limites propres à concilier les intérêts du commerce et ceux des armateurs particuliers.

" J'ai l'honneur de vous faire cette communication en des vues du gouvernement de S. M. le roi des Français sur ce sujet, et de vous prier de le faire connaître à S. E. le président des Etats-Unis, qui jugera peut-être convenable de les soumettre au congrès.

" Je saisis cette opportunité, monsieur, pour vous assurer de ma haute considération.

A. DE BACOURT.

Departement de l'Etat.

A M. A. de Baront.

" Washington, 22 juin.

" Monsieur, la lettre que vous m'avez adressée, le 22 de ce mois, pour appeler le concours du gouvernement des Etats-Unis avec celui de France dans un plan ayant pour but l'établissement d'une ligne de steamers entre les ports du Havre et de New-York, a d'abord regretté et mise sous les yeux du président, conformément à votre requête.

" Le gouvernement des Etats-Unis n'a pas été indifférent aux changements importants dans les relations nationales qui ont déjà été produits par l'usage de la vapeur sur l'Océan, ni à ceux qui semblent être en voie de progrès. Il espère avec ferveur que ces moyens si hautement améliorés, de communication auront pour effet de consolider la paix et d'accroître la prospérité commerciale des Etats. Il a, cependant, jusqu'ici limité ses constructions de steamers à ceux destinés au service militaire; mais j'ai ordre du président de vous dire que votre communication sera respectueusement soumise au congrès, pour qu'il examine et pour qu'il prenne telles mesures qu'il jugera convenable d'adopter à ce sujet.

" J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, votre obéissant serviteur. DANIEL WEBSTER.

BRESIL.

La dernière insurrection qui a menacé de bouleverser l'empire brésilien tout entier est

clamérent Paez leur général à l'unanimité; bientôt il se vit à la tête de trois mille cavaliers qui l'adoraient comme le bon Dieu et l'honneur suivi jusqu'à chez le diable. Il fallut voir comme ces démons là vous patinaient les Espagnols, dans les plaines d'Apure, d'Achaguas et de Casanare! Pendant que Bolivar méditait le plan de la bataille, Paez avait déjà enlaidi l'ennemi. Le général Morillo, qui avait en l'honneur de combattre des maréchaux de l'empire, n'y voyait que du feu, et s'indignait d'avoir été battu par un général qui n'était pas du tout tacticien. Oh! c'est que, à défaut de tactique, ce diable d'homme avait un tonner d'enfer.

" A propos de cela, il faut que je vous conte comment il s'y prit un jour pour apaiser en douceur une petite rébellion. C'étaient les soldats de la légion étrangère qui s'étaient révoltés contre leur commandant; ils avaient déjà tué leur major et allaient en faire autant du colonel, qui essayait en vain de les haranguer, lorsque le général Paez accepta le sabre à la main, tomba sur les rebelles, en tre trois pour commencer, cassa son sabre sur la tête du quatrième, renversa les plus furieux à coups de poings, et les fit jeter en prison. Dix minutes après, les Anglais qui voulaient tout pourfendre, étaient devenus deux comme des moutons; ils rentraient dans les bas et dans leurs quartiers, sans s'occuper des chefs de la révolte, que Paez fit fusiller lestement pour terminer l'affaire.

" On a dit que le général des *llanceros* était presque aussi sauvage que ses gardiens de bœufs; le fait est qu'il n'était pas aussi muscadin que le beau Murat, qui se faisait fuser et pommoder une heure avant la bataille, tout

terminée, grâce à la rapidité et à l'énergie des mesures prises par le gouvernement. Le baron de Caxias, que ses succès récents dans la province de Saint-Paul avaient désigné tout d'abord pour cette tâche importante, en a fini avec les *Minicors* révoltés dans un dernier engagement à l'Arroyal de Santa-Luzia le 20 août. Forts de 3300 hommes et animés par la présence de plusieurs députés qui avaient excité et conduit l'insurrection, les rebelles, après quelques avantages remportés à Quéluz et S. Barâ, s'étaient retranchés dans une très forte position qui couvrait la route d'Ouro-Prto et coupait les communications avec l'intérieur de la vaste province de Minas Geraes. Attaqués avec beaucoup de résolution par les troupes impériales, ils ont fini par prendre la fuite après un combat qui a duré tout le jour. Un très grand nombre de prisonniers ont été faits, entr'autres le député Ottoni, un des membres les plus ardents de l'opposition, et qui, des luttes de la tribune avait passé à celles du champ de bataille. Ce succès décisif a complètement éteint l'insurrection, qui du reste ne paraît pas avoir acquis de grandes sympathies dans la saine portion du peuple brésilien.

Le baron de Caxias a été nommé maréchal et il est question de l'envoyer dans la province de Rio-Grande pour y terminer cette guerre qui dure depuis sept années et a tant fait de mal au Brésil.

Le gouvernement brésilien semble parfaitement décidé à en finir une fois pour toutes avec ces révolutions sans cesse renaissantes qui, à chaque instant, remettent en question les intérêts les plus vitaux du pays. De grands préparatifs sont faits à Porto-Alegre et à Rio Pardo, pour ouvrir une campagne définitive; déjà on a rassemblé 12,000 chevaux, et tous les magasins de l'armée sont parfaitement approvisionnés.

RIO-GRANDE.

" Le président insuré du Rio-Grande, brésilien de Rio Grande, Bento Gonçalves, vient de convoquer en assemblée générale tous les Rio-Grandiens qui lui obéissent. Il a annoncé son intention de se mettre à la tête de l'administration le général Netto restant chargé du commandement de l'armée.

IL EST ARRIVE.

" De Rouen en 74 dias, berçant les *Courriers de la Seine Inférieure*, à Duplessis, con 250 cajones (chats), 11 canas aguardiente, 30 cascos vinagre, 32 id cal, 60 canetas mantea, 30 canastos cervexa, 20 canas quesos, 11,000 ladrillos.

comme s'il s'agissait d'un bal de société.

" Le commandant Paez, lui, ne dépendait pas beaucoup d'argent pour sa toilette, et était quelquefois fort passablement brutal; cependant il entendait assez bien la plaisanterie. Par exemple, après la bataille de Calabozo, Paez, qui venait de mettre les royalistes en fuite, était de la plus belle humeur du monde. Ses soldats lui amenèrent un officier à cheval; Paez adressa quelques questions au prisonnier, puis faisant un signe à l'exécuteur militaire, qu'il appelait en riant son *homme d'affaires*, il le chargea de faire celle du pauvre diable d'officier. Celui-ci, qui remarquait la belle humeur du général, s'avisa de lui demander sa grâce. Nous nous regardions tous en élanant de l'œil, et nous nous disions : " Pour sûr, voilà un monsieur bien hardi; et le général, qui est farceur en diable, lui fit faire connaître sa réponse par la petite poste, en lui envoyant une balle dans la mâchoire. " Pas du tout! Le général Paez regarda mon homme d'un air bon enfant et lui dit : " Eh bien, soit votre vie est dans les jarrets de votre cheval; allez jusqu'à un arbre que vous voyez là-bas. Quand vous y serez, partez au galop, et si vous n'êtes pas embraché par moi quand vous serez au bout de la prairie, vous pouvez vous vanter d'être le premier Espagnol auquel Paez aura fait grâce. " L'officier, fait de mieux, accepta la partie, et pour lors le spectacle commença. On aurait payé sa place : c'était bien plus drôle qu'une course au clocher, et je gage que ça ferait joliment de l'effet à Paris dans le Champ-de-Mars; nous nous ran- geâmes sur deux files pour voir.

(La suite à demain). Un chroniqueur inconnu.

A VENDRE :

Une caisse de calèche, une caisse de voiture, 4 paires de roues, 4 re sorts anglais, toute la garniture en plaqué pour les deux voitures, avec les lanternes, le tout à un prix très modéré. S'adresser au bureau de E. Legrand rue San-Miguel n. 120.

— A vendre un COMPTOIR et ALMACEN propice à tous les états, situé en face du pavillon français, maison Pernin. Ceux qui désireraient l'acheter pourrout se présenter chez M. Salvador, tailleur, en face la muraille, derrière le marché chez Crabos, chez M. Odet, rue du Porton n. 148.

— A vendre un RESTAURANT français bien achalandé, dans un des quartiers les plus fréquentés de la ville. Les propriétaires actuels quittant le pays offrent aux acquéreurs tous les renseignements nécessaires. — A l'Agence française, rue de los Pescadores, n. 23.

— A vendre l'établissement de FORGE situé dans un beau terrain de la Bica Vista, en face du magasin de quincaillerie de M. Frenette. La localité est excellente pour un charbon ou fabricant de voitures, loutre de charbon, etc. S'adresser au lit établissement.

— Se vende la SASTRERIA sita en la calle de Maldonado, frente la casa del Coronel Pózo. El que se interesa en su compra puede ocurrir a la Sastreteria del Sr. Rossi, calle del Muelle, frente el escritorio del Sr. Esteve.

— A vendre le Magasin de TAILLEUR, situé dans la rue de Maldonado, vis-à-vis la maison du colonel Pózo. — Ceux qui désireraient l'acheter pourrout se présenter chez M. Rossi, tailleur, rue du Muelle, en face du magasin de M. Esteve.

— GRAISSE SYRIENNE. — MM. les Restaurateurs et chefs d'autres établissements en trouveront en gros et en détail au prix le plus modéré au dépôt établi rue de St-Vicente, numéro 43, près le petit marché, au magasin de comestibles.

— GRASA SUPERIOR. — La encontraran por mayor y menor en el precio mas equitativo los fronderos a grito de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n. 43, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

A LOUER :

Plusieurs chambres et un appartement composé de quatre pièces avec toutes les commodités nécessaires, rue Saint-Joquin No. 110.

— Il se loue un MAGASIN et une CHAMBRE sur le derrière vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or. On vend la boiserie. Celui qui s'intéresse, peut s'adresser chez M. Luis Barrera, tailleur.

— Se arquila una CASA con esquina, sala y altillo, armozon, mostrador y una cocina que se vende tambien; se le daran a un precio acomodado; en la misma hay un horno de panaderia, con patio y alquibe. En el café de D. Larrodia, a la calle del Porton, daran razon.

DEMANDES ET AVIS DIVERS.

— Un jeune homme de 23 ans, Français, sachant faire un peu de cuisine et connaissant le service intérieur d'une maison, désire se placer. — Il a de bons répondans. — S'adresser au bureau du *Messenger*.

— MAISON CHESNEAU, KOHL ET Co. — Lorsque la 29 sept. et jours suivants j'ai, par la voie des journaux, donné avis au commerce que j'avais fait la signature sociale et qu'à l'avenir je ne reconnaîtrai aucun achat ni engagement contracté sans ma participation, je n'ai fait que remplir une formalité qui avait du être faite aux premiers jours de la formation de notre société.

L'avis qui eut les mêmes dans les mêmes feuilles au nom de notre maison, et qui enjoint aux personnes desquelles j'achetierais, d'envoyer immédiatement leurs notes au magasin de la rue du Porton, No. 136; pourrait peut-être donner lieu à des fausses interprétations et altérer ou nuire à mon crédit particulier sur cette place si je ne m'empresse de déclarer les personnes intéressées à notre genre d'affaires, que je suis et reste jusqu'à l'expiration de notre contrat de société, le seul maître et propriétaire du fonds, que mes co-associés ne partageant que dans les bénéfices, n'y auront droit que cette époque, après toute fois avoir satisfait à la liquidation de ladite. Connaissant d'ailleurs mes obligations par rapport à la signature sociale qui m'a été dévolue, je compte, en usant pour notre maison, rester dans mon droit ainsi que dans celui de faire seul les achats qui lui seraient nécessaires. Ce qui me fait confirmer, en tout son contenu, l'avis déjà donné que je ne reconnaîtrai aucun achat ni engagement fait sans ma participation.

Montevideo, le 25 septembre 1842. CHESNEAU.

— SASTRERIA DE CHESNEAU, KOHL Y COMP. — Pedro Chesneau, encargado de la firma social y de las compras de dicha casa, tiene el honor de avisar al comercio de esta capital, que desde hoy en adelante no reconocera ninguna obligacion o compra hecha sin su participacion.

— MAISON CHESNEAU, KOHL ET COMPAGNIE. — Le sieur Chesneau, chargé de la signature sociale et des achats de ladite maison a l'honneur de prévenir la commerce de cette ville qu'il ne reconnaît à l'avenir aucun achat ou engagement fait sans sa participation.

— Avis au Commerce. — La Maison CHESNEAU, KOHL ET Co. ne reconnaît d'autres affaires que celles qui seront au nom de la société, et dont les factures seront remises à la Sastreteria, rue du Porton, n. 136, à côté de la confiterie orientale.

— Un BOUTIER, nouvellement arrivé de France, désirerait trouver une place pour diriger un magasin comme coupeur. Pour traiter, s'adresser au bureau du journal, rue San-Benito, N. 3.

— AGENCE FRANÇAISE d'Affaires et de Commission, rue de los Pescadores, sous la direction de M. VIAL. — Le bureau est ouvert de 9 à 3 heures. — Le Directeur se rend à l'avance responsable de tous les actes de l'administration.

— Un BOTERO, recién llegado de Francia, desearia colocarse en una Boteria para dirigir la casa como cortador. — Ocurra a la calle San Benito n. 3.

El Dr. D. Eduardo Acevedo juez interino de lo Civil é intestados.

Hago saber a todos los que se consideren deudores del intestado Juan-Bautista Barro, sardo, comparezcan ante este juzgado a dar razon de sus deudas y a los que se juzguen con derecho a los bienes quedados al fallecimiento de aquel, se presenten con los documentos de sus respectivos créditos, dentro del término de seis meses, bajo apercibimiento de lo que hubiere lugar por derecho.

Montevideo, Setiembre suceso 1842.

Eduardo Acevedo.

Por mandado de S. Señoría—Luis Labra.

Le tribuna público y de intestados.

— BILLARDS. — Jusqu'à ce jour aucune fabrique de Billards n'a existé dans ce pays, et ceux qu'on importe de l'étranger souffrent toujours du jeu des bois et occasionnent des frais énormes. M. Cochet, mécanicien ébéniste, qui a une longue expérience dans ce genre de construction, s'efforce à établir les Billards de toutes dimensions et de toutes classes qui lui seront demandés, soit pour établissements publics ou pour maisons particulières, et il se servira préférentiellement du chêne du Nord-Amérique, dont la beauté est connue et qui ne travaille point et comme d'autres bois qu'on importe de l'étranger. — Les prix seront les plus accommodés. — S'adresser à M. Cochet, rue San Benito, n. 30, en face des magasins de M. Duplessis.

— BILLARDS. — Hasta ahora no se estableció en el país fabrica alguna de Billares, y los que se traen del extranjero necesitan siempre costosas reparaciones causadas por el juego de las maderas. El Sr. Cochet, carpintero ébénista, que tiene una larga experiencia de esta clase de obra, ofrece construir los Billares de todas clases y dimensiones que se necesitan en los establecimientos públicos o en casas particulares, sirviéndose preferentemente de roble de Norte-América, un aprecio por su primer y por no alborotarse como las maderas importadas de otras partes. — Los precios serán los mas acomodados. — Dirijirse al Sr. Cochet, calle de San Benito, 30, frente a los almacenes del Sr. Duplessis.

— On désire trouver 400 PATACONS à emprunter pour six mois sur garanties valables ou première hypothèque sur une belle propriété.

S'adresser à l'Agence française, rue de los Pescadores, No. 23. On demande également à emprunter pour six mois de 200 à 300 PATACONS sur excellentes garanties. S'adresser à la même Agence.

— M. VERRON, TAILLEUR, a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin de la rue du Porton à celle des Pêcheurs, maison de M. Salazar Paulino, en face la chapellerie de V. Vaillant.

— M. E. VERRON, tailleur, a l'honneur de prévenir le public, que ne pouvant travailler sur la Tienda de SASTRERIA, calle del Porton, a la calle de los pescadores, casa del Sr. Salazar Paulino, frente la sombrereria del Sr. Vaillant.

— MODES. — Madame Pénckere, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire les modes, et qu'elle mettra tout son zèle à satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté de ses chapareux, que par la modicité de ses prix. S'adresser chez M. Martin-Rose, tailleur, rue Saint-Francisco, n. 49.

— Avis aux DAMES qui aiment à se faire CHAUSSEES. — S'adresser au magasin de la Belle Grande, situé rue San Francisco, en face de la maison Lavallée.

On trouvera un grand assortiment de chaussures de femmes récemment arrivées de Paris, dont le détail suit : souliers très élégants, en belle étoffe de diverses couleurs, idem en marroquin, en peau de chamois, en loutre et en satin, et de très jolis bottines, le tout d'un goût très distingué. On trouvera également un assortiment de souliers de pays, garnis en loutre ou non garnis, idem pour femme et pour enfant; bottines également pour enfant.

— M. J. LAMÉ prévient le public qu'ayant quitte son établissement de bottier corbionier, il vient d'ouvrir dans la maison de M. J. Ramirez un magasin de liquors et vins de toutes classes et de comestibles choisis, le tout aux prix les plus modérés. — En vente, dans la même maison, une belle cuisine économique — On y louera aussi quelques chambres et cabinets très-commodes pour hommes seuls.

— AVIS. — L'association qui existait entre MM. Pierre Suffire et Adolphe Frogé pour l'exploitation du Magasin de PERLANTERIE, sita rue St. Gabriel, en face de la maison de M. le ministre Vial, a cessé de ce jour. M. Frogé demeure seul à la tête de l'établissement, et est désormais responsable de toutes ses opérations.

— D. J. LAMÉ avisa al público que habiendo dejado el ramo de zapateria acaba de abrir en la casa de D. José Ramirez un almacén de vinos, licres y comestibles, lo todo bien surtido y a precios muy cómodos. — En la misma casa se halla de venta una cocina económica. — Tambien se alquilan cuartos para hombres solos.

— On a besoin d'un VALET DE CHAMBRE, de 3 GARCONS DE CAFÉ et d'une CUISINIÈRE. S'adresser à l'Agence française, rue de los Pescadores, 23.

— Un Français apte à l'emploi de cocher, à celui de la table et à la surveillance des travaux de construction, sachant parler le français, le basque et l'espagnol, et offrant des garanties sur la moralité de son caractère, se place en ville. S'adresser au bureau du journal.

— Maison de Santé et Institut orthopédique, dirigés par le docteur A. J. PELXOTO, rue San-Miguel, 127, en face l'Eglise San-Francisco.

Pension, chambre et traitement, 3 patacons par jour, les 15 premiers jours payés d'avance et les autres tous les jours; LES MALADES PERDONT DROIT A TOUTE RÉCLAMATION SUR LE PRIX DES 15 PREMIERS JOURS PAR LE FAIT SEUL DE LEUR ENTRÉE DANS L'ÉTABLISSEMENT. Pour les esclaves et domestiques, il y a une infirmerie à part, où ils ne paieront que 2 patacons par jour. Les opérations se paient à part, l'après un tarif dont les malades trouveront le tableau dans leurs chambres.

BAINS DE VAPEUR SIMPLES ET SULFUREUX, 2 patacons; BAINS ORDINAIRES ET DOUCHES, 1 patacon.

OBJETS PERDUS.

La personne qui a trouvé UNE CANNE en bois de palissandre (jacarandú), surmontée d'une tête de dogue en corne fondue, est prête de la faire ren entre CALLE SAN BENITO, numéro 8, où on lui donnera, si on l'exige, six fois la valeur de cet objet.

— On a perdu un PORTEFEUILLE de maroquin violet, depuis la rue San Luis jusqu'à celle du Porton. Il contenait quelques papiers sans importance et une paire de lunettes. — On prie la personne qui l'aurait trouvé de vouloir bien le remettre à M. Plans et Man'chal, on lui donnerait une bonne gratification.

Pour le Harre.

Le trois mats français JEUNE MARSEILLAIS, de 359 tonneaux, doublé en cuivre et de marche supérieure (1er voyage), ayant presque la totalité de son chargement assuré, mettra à la voile pour cette destination, dans la fin de septembre; il recerra encore quelques marchandises à fret et des passagers, à prix modérés, qui seront parfaitement traités et très commodément logés dans sa vaste et belle chambre. S'adresser à MM. Aymes frères, rue de los Pescadores, numéro 62.

Bal qui aura lieu jeudi 29,

Au Café des Arcades, maison de M. Place-Montero, hors du marché. L'orchestre sera des plus brillants.

Grand Bal de société.

Samedi 1er octobre, chez M. Martin Casanova, au bénéfice de musiciens. L'orchestre exécutera les quadrilles, valses et galops les plus nouveaux. Rien ne sera épargné pour rendre la soirée des plus brillantes.

Les dames et cavaliers qui n'auront pas reçu de cartes peuvent se présenter avec confiance : ils seront bien reçus.

On commencera à 7 heures.

Le Directeur, Pierre Armand.

Teatro.

El Sábado 1.º de octubre.

A BENEFICIO DEL Sr. QUIJANO. EL CONDE D. JULIAN.

Théâtre français.

Judi 29 septembre, au bénéfice de Mad. Vigliani.

Le Gamín de Paris, Comédie-vaudeville en 2 actes, par MM. Bayard et Vanderburch. — Suivi de : Indiana et Charlemagne, Scène de la vie intime, par Bayard et Damaoier. — On terminera par Les deux Divorces, Vaudeville en un acte.

A 7 heures 1/2

Nota. — On trouvera des billets chez la bénéficiaire, rue San Gabriel, n. 127 et 129.

CAPITULATIONS.

Pour Cantones, San José, Colla, Durazo, Soriano, Mercedes, Sandia, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Gerant, Ju. REYNAUD.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 23 Septembre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
5 heures du matin.	12°	760	Serein.	S.	5 h. 53	6 h. 7	
Midi.	17°	761	Serein.	S.			
3 heures du soir.	16°	761	Serein.	S. S. E.			
Maximum.							
Minimum. A 5 h. du matin.							
Moyenne.	15°	761					